

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2025
Dossier de presse

William Kentridge, Handspring Puppet Company Faustus in Africa!

Théâtre de la Ville – Sarah Bernhardt
Du jeudi 11 au vendredi 19 septembre

William Kentridge, Handspring Puppet Company *Faustus in Africa!*

Durée : 1h30. En anglais, surtitré en français. Re-création

Théâtre de la Ville
– Sarah Bernhardt

11 – 19 septembre

Lun. au ven. 20h, sam. 15h et 20h,
relâche dim.
8 € à 40 € | Abo. 8 € à 33 €

Mise en scène William Kentridge. Collaboration artistique à la mise en scène Lara Foot. Conception et direction des marionnettes Adrian Kohler, Basil Jones (Handspring Puppet Company). Direction associée des marionnettes et des répétitions Enrico Dau Yang Wey. Scénographie Adrian Kohler, William Kentridge. Animation William Kentridge. Construction marionnettes Adrian Kohler, Tau Qwelane. Costumes marionnettes Hazel Maree, Hiltrud von Seidlitz, Phyllis Midlane. Effets spéciaux Simon Duncley. Conception des décors Adrian Kohler. Construction des décors Dean Pitman pour Ukululama Projects. Peinture et habillage des décors Nadine Minnaar pour Scene Visual Productions. Traduction Robert David Macdonald. Texte additionnel Lesego Rampolokeng. Musique James Phillips, Warrick Sony. Conception sonore Simon Kohler. Éclairagiste et régisseur de production Wesley France. Régisseuse plateau et opératrice vidéo Thunyelwa Rachwene. Régisseur son Tebogo Laaka. Contrôleuse vidéo Kim Gunning. Technicienne plateau Lucile Quinton. Avec Eben Genis, Atandwa Kani, Mongi Mthombeni, Wessel Pretorius, Asanda Rilityana, Buhle Stefane, Jennifer Steyn.

Le Théâtre de la Ville-Paris et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation.

Trente ans après sa création, le plasticien sud-africain William Kentridge et la Handspring Puppet Company réactivent leur *Faustus in Africa!*. Derrière son esthétique teintée de nostalgie, cette irrévérencieuse relecture de Goethe est toujours d'une brûlante actualité.

Initiée au lendemain de l'abolition de l'apartheid, la collaboration entre les acteurs et marionnettistes sud-africains de la Handspring Puppet Company, et leur compatriote William Kentridge, plasticien majeur venu du théâtre, a donné naissance entre 1992 à 2001 à quatre spectacles. Trente ans après sa création, voici qu'ils recréent ce *Faustus in Africa!*, iconoclaste relecture du mythe goethéen. L'univers visuel de Kentridge, où les projections fixes et animées de ses dessins se répondent, frappe toujours par sa puissance nostalgique. Il y montre le safari d'un Faust cupide et corrompu à travers une Afrique coloniale dont il consomme toute la richesse. Évoquant la fièvre extractrice et la politique dominante dans l'actuelle Afrique du Sud, comme dans le reste du monde, le message de ce classique du théâtre de marionnettes reste malheureusement d'actualité : irons-nous jusqu'à nous trahir et sceller un pacte diabolique pour assouvir l'appétit de gain immédiat ? Sur le plateau, le face-à-face des marionnettes et des interprètes ne rend ses questionnements que plus troublants.

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

Théâtre de la Ville – Sarah Bernhardt

Audrey Burette
aburette@theatredelaville.com
06 46 78 19 97

Pourquoi avoir choisi de travailler sur Faust à l'époque, en 1995 ?

William Kentridge: En 1995, on était un an après les premières élections démocratiques en Afrique du Sud, faisant suite à la libération de Nelson Mandela – les élections qui ont porté celui-ci à la présidence. Avant les élections, il y avait eu ce processus continu de négociations entre l'ancien gouvernement nationaliste d'apartheid et le Congrès national africain (le parti de libération dirigé par Mandela). Et pour éviter la guerre civile, l'Afrique du Sud a choisi la paix plutôt que la justice. La paix signifiait qu'il n'y aurait pas de conflit entre le gouvernement des Afrikaners et le gouvernement qui allait lui succéder ou les mouvements de libération. Mais cela signifiait aussi qu'il n'y aurait aucun décompte de ce que les tenants de l'apartheid avaient fait. C'était donc une sorte de pacte avec le diable, et ce qui m'intéressait, c'était les conséquences à long terme de ce pacte, en termes éthiques. En 1995, Faust était donc une figure coloniale passant un contrat avec le diable, vendant son âme en échange de la satisfaction et du calme – c'était la situation politique de l'Afrique du Sud.

Pourquoi revisiter ce spectacle aujourd'hui ?

WK: Ce qui est intéressant, c'est que d'un côté la pièce n'a pas changé: nous ne l'avons pas modernisée, le texte est resté le même, les marionnettes aussi – elles n'ont pas vieilli, contrairement à nous qui avons 30 ans de plus –, le scénario et l'animation sont identiques. Mais de l'autre côté, c'est le monde qui a changé. Alors que l'objet de la pièce est resté le même, c'est comme si le monde tout entier et notre regard avaient changé, à la manière de la rotation du soleil, et comme si nous regardions la pièce sous un angle nouveau. Des questions telles que la restitution des objets d'art africains ou le colonialisme, qui étaient déjà présentes dans la production originelle, prennent à présent une place de premier plan. La question de l'État qui vend son âme, de l'argent qu'il peut en retirer, est une question très contemporaine, même si elle était certainement déjà là dans les années 1990.

Comment s'était passée à l'époque votre collaboration avec la Handspring Puppet Company en tant que metteur en scène ? Avez-vous une méthode pour travailler sur un texte, construire le spectacle, et pour distribuer les rôles entre marionnettes, comédiennes et comédiens ?

WK: C'est en 1994 que nous avons fait le choix du thème de Faust. Nous avons lu beaucoup de versions différentes du mythe depuis Christopher Marlowe – la version élisabéthaine classique –, mais nous nous sommes finalement décidés pour celle de Goethe, la première et la seconde partie, notamment parce que dans la seconde, Goethe aborde un grand nombre de sujets, dont le colonialisme, ce qui nous donnait un point d'entrée pour l'histoire et pour la production. Après, nous avons décidé que Faust serait une marionnette, de même que nous avons su assez vite que Méphisto serait interprété par un humain, et non par un pantin de bois sculpté. Cela raconte quelque chose de la manipulation de Faust par Méphistophélès, et de Méphistophélès en tant que marionnettiste – non pas que l'acteur actionne celle-ci, mais au sens où c'est Méphisto qui fait

courir Faust, de plus en plus vite, pour chasser Hélène et Gretchen. C'est lui qui mène la danse.

Et comme toujours dans mon travail avec la Handspring, j'ai apporté des fragments de dessins d'animation qui parfois représentent les pensées des personnages, parfois le bon angle de vue de ce qu'on va voir sur scène, parfois seulement une scénographie fixant le décor de la scène... Et un mélange de choses qu'Adrian Kohler, qui réalise les marionnettes, avait envie de sculpter, comme la fanfare par exemple. Outre le défi que représentait le fait de réaliser une fanfare de marionnettes, l'idée venait aussi d'un voyage que j'avais fait avec Mandela en 1992 à l'occasion de sa première visite en Afrique de l'Ouest, sur laquelle je réalisais un documentaire. Dans chacune des villes où nous allions, il y avait toujours une vieille fanfare coloniale qui jouait pour l'accueillir: j'avais gardé en tête ces costumes en lambeaux, ces instruments abîmés, cette image de ces fanfares décrépites, qui étaient comme les vestiges des anciennes colonies françaises ou anglaises, et c'est devenu la Fanfare de l'Enfer de Méphisto.

Dans votre travail, il est fréquent que des dessins changent de destination, passant de la scène aux cimaises, de même qu'il arrive que l'on retrouve les mêmes dessins d'un spectacle à l'autre. Avez-vous intégré à cette nouvelle version des œuvres que vous avez réalisées depuis 1995 ?

WK: La production de *Faustus in Africa!* est intéressante parce qu'en y retravaillant 30 ans après, je me suis aperçu que beaucoup d'images qui se sont retrouvées ultérieurement dans mon travail, avaient leur origine dans ce spectacle: par exemple le disque rotatif que Faust utilise pour tirer sur ces cibles lorsque il est en safari, la cuiller qui s'enfonce dans la terre en nourrissant l'Empereur, ou encore la liste des morts, une idée que l'on a retrouvé plus tard dans d'autres spectacles – en l'occurrence, les noms de tous les Noirs assassinés, que l'on n'a jamais dénombrés, alors que les armées européennes enregistraient le nom de chaque soldat tombé au combat.

Vous dites de ce conte qu'il est « sans âge »: ne trouvez-vous pas que notre monde contemporain est particulièrement faustien ?

WK: Selon moi, l'histoire de Faust n'est pas universelle – je ne crois pas que nous affirmions qu'il s'agit là de la condition humaine universelle – mais itérative. C'est-à-dire qu'elle se répète, et qu'il y a des époques où on a l'impression que c'est la « bonne » histoire, parce que des circonstances similaires réapparaissent de manière sporadique. C'est pourquoi, il nous arrive d'être particulièrement touchés par des œuvres vieilles de plusieurs siècles... Mais il est vrai que ce monde d'aujourd'hui est très faustien. Il suffit de songer à Elon Musk, l'homme le plus riche du monde, qui contrôle la planète... Quelle est l'âme qui a été vendue pour cela ?

William Kentridge

William Kentridge, né à Johannesburg, se forme en sciences politiques et en études africaines avant de se tourner vers le cinéma, le théâtre et les arts visuels. Il est reconnu pour ses dessins au fusain, qu'il anime dans des films d'animation, et pour une œuvre plastique mêlant gravure, sculpture, installation et performance. Depuis les années 1990, il développe une méthode combinant dessin, écriture, film, performance, musique et théâtre. Ses œuvres, ancrées dans l'histoire, la politique, la science et la littérature, sont exposées internationalement, notamment à la Biennale de Venise (1993-2015). Il crée de nombreux spectacles et opéras présentés dans plusieurs pays. Il collabore régulièrement avec la Handspring Puppet Company depuis *Woyzeck on the Highveld* (1992), notamment sur *Faustus in Africa!*, dont la recreation est commandée par le Festival d'Automne et le Théâtre de la Ville. Il y présente ses pièces depuis 2001. Parmi ses projets: *Refuse the Hour*, *The Head & the Load*, *Ursonate*, *Winterreise* ou *Waiting for the Sibyl*. En 2016, il fonde à Johannesburg le Center for Less Good Idea, espace dédié aux pratiques collaboratives et expérimentales. Il reçoit en 2017 le prix Princesa de Asturias pour les arts.

Handspring Puppet Company

Fondée en Afrique du Sud en 1981, la Handspring Puppet Company est une compagnie de marionnettes dirigée par Adrian Kohler et Basil Jones qui créent des pièces contemporaines à destination du jeune public, mais aussi des adultes depuis *Episodes for an Easter Rising* en 1985. La même année, la compagnie participe au 7e Festival international de Marionnettes de Charleville-Mézières, et en 1991 présente *Starbrites !* qui tournera en Europe et fera une saison complète à Londres. La Handspring Puppet Company présente des œuvres dans plus de 30 pays et remporte plusieurs victoires, dont le Olivier Award et le Evening Standard Award pour la scénographie de *War Horse* en 2007. Depuis 1992, la compagnie collabore avec William Kentridge qui met en scène *Woyzeck on the Highveld* en 1992, *Zeno at 4 am* en 2001 et *Confessions of Zeno* en 2002, des spectacles montrés entre autres dans le cadre du Festival d'Automne. En plus de ses propres projets, Handspring a créé des marionnettes pour 18 pièces présentées par d'autres compagnies, comme le *War Horse* (Cheval de guerre) du National Theatre qui a été joué dans le monde entier et a valu à la troupe de nombreuses récompenses dont un Special Tony Award, un Olivier Award et des prix du Drama Desk, de l'Outer Critics Circle, du Los Angeles Drama Critics Circle et de Naledi.

William Kentridge au Festival d'Automne:

2022 *Nehanda Manifesting Thinking*
(Théâtre de la Ville)